

de mes nouvelles." Hier donc, il arriva des bouquets et des cadeaux un peu de partout ; mais de mon beau-frère, jusqu'à cinq heures, rien... rien. Nous allons faire toutes les deux un tour au bois à cheval... et, à propos de cheval...

Elle s'arrêta et, se penchant un peu de côté, regarda curieusement les grandes bottes poudreuses de Jean, puis elle s'écria :

—Mais, monsieur, vous avez des éperons ?

—Oui, mademoiselle.

—Vous êtes dans la cavalerie !

—Je suis dans l'artillerie, mademoiselle, et l'artillerie, c'est de la cavalerie.

—Et votre régiment est en garnison ?

—Tout près d'ici.

—Mais alors vous monterez à cheval avec nous ?

—Avec le plus grand plaisir, mademoiselle.

—C'est dit. Voyons, où en étais-je ?

—Vous ne savez pas du tout, Bettina, où vous en êtes, et vous racontez à ces messieurs des choses qui ne peuvent les intéresser.

—Oh ! je vous demande pardon, madame, dit le curé La vente du château,—il n'est question que de cela dans le pays en ce moment,—et le récit de mademoiselle nous intéresse beaucoup.

—Vous voyez, Suzie, mon récit intéresse beaucoup M. le curé... Donc je continue. Nous sortons à cheval, nous rentrons à sept heures, rien... Nous dînons et, au moment où nous sortions de table, arrive une dépêche d'Amérique, deux lignes seulement : " J'ai fait acheter pour vous aujourd'hui, et en votre nom, le château et le domaine de Longueval, près de Souvigny, sur la ligne du Nord." Alors nous avons été prises, toutes les deux, d'un rire fou, à la pensée...

—Non, non, Bettina, cela n'est pas exact. Vous nous calomniez toutes les deux. Nous avons été prises d'abord d'un bien sincère mouvement d'émotion et de reconnaissance. Nous aimons beaucoup la campagne, ma sœur et moi. Mon mari, qui est excellent, savait que nous désirions très vivement avoir une terre en France. Depuis six mois, il cherchait et ne trouvait rien. Enfin, et sans nous le dire, il avait découvert ce château, qui se vendait précisément le jour de ma fête... C'était une attention très délicate.

—Oui, Suzie, vous avez raison ; mais, après le petit accès d'émotion, il y a eu un grand excès de gaieté.

—Cela, je le reconnais... Quand nous avons fait cette réflexion que nous nous trouvions brusquement, toutes les deux, — car ce qui est à l'une est à l'autre,—propriétaires d'un château, sans savoir, où se trouvait ce château, comment il était fait et combien il avait coûté, cela ressemblait tellement à un conte de fées...

—Enfin, pendant cinq bonnes minutes, de tout notre cœur, nous avons ri... Puis nous nous sommes jetées sur une carte de France, et nous avons réussi, non sans peine, à y déterrer Souvigny. Après l'atlas, ce fut le tour d'un indicateur des chemins de fer, et ce matin, par l'express, à dix heures, nous débarquions à Souvigny.

—Nous avons passé toute notre journée à visiter le château, les écuries. Les fermes. Nous n'avons pas tout vu, car c'est immense... mais nous sommes ravies de tout ce que nous avons vu. Seulement, monsieur le curé, il y a quelque chose qui m'intrigue. Je sais que le domaine a été vendu hier publiquement... Tout le long de la route, j'ai vu les grandes affiches... Mais aux personnes régisseurs et fermiers, qui m'ont accompagnée dans ma promenade, je n'ai pas osé demander,—tant mon ignorance aurait paru folle ! combien tout cela m'avait coûté. Mon mari, dans sa dépêche, a oublié de me le dire... Du moment que je suis enchantée de l'acquisition, ce n'est qu'un détail, mais cela m'amuserait cependant de savoir. Dites, monsieur le curé, si vous le savez dites-moi le prix.

—Un prix énorme, répondit le curé, car bien des espé-

rances et bien des ambitions s'agitaient autour de Longueval.

—Un prix énorme ! Vous me faites peur... Combien exactement ?

—Trois millions !

—Seulement ! s'écria Mme Scott, le château, les fermes, la forêt, le tout pour trois millions !

—Oui, trois millions.

—Mais c'est pour rien, dit Bettina. Cette délicieuse petite rivière qui se promène dans le parc vaut, à elle seule, les trois millions.

Et vous disiez tout à l'heure, monsieur le curé, demanda Mme Scott, vous disiez qu'il se trouvait plusieurs personnes pour nous disputer les terres et le château ?

—Oui, madame.

—Et devant ces personnes, après la vente, mon nom a-t-il été prononcé ?

—Oui, madame.

—Et quand mon nom a été prononcé, y a-t-il eu là quelqu'un pour me connaître, pour parler de moi ?... [Oui.. oui.. Votre silence, me répond... on a parlé de moi... Eh bien ? monsieur le curé, je deviens sérieuse, très sérieuse... Je vous prie, en grâce, de me répéter ce qui a été dit de moi.

—Mais madame, répondit le pauvre curé, qui était sur des charbons ardents, on a parlé de votre grande fortune...

—Oui, on a dû parler de cela ; sans aucun doute, on a dû dire que j'étais fort riche... et, depuis peu de temps... une parvenue... n'est-ce pas ? Très bien, mais, ce n'est pas tout, on a dû vous dire autre chose.

—Mais non, je n'ai rien entendu...

—Oh ! monsieur le curé, vous faites là ce que vous appelez un mensonge pieux..., et je vous rends très malheureux, car vous devez être la sincérité même. Mais si je vous tourmente ainsi, c'est que j'ai grand intérêt à savoir ce qui s'est dit, ce que...

—Mon Dieu ! madame, interrompit Jean, vous avez raison, on a dit autre chose, et mon parrain est un peu embarrassé pour le répéter, mais, puisque vous le voulez absolument, on a dit que vous étiez une des plus élégantes, des plus brillantes et des plus...

—Et des plus jolies femmes de Paris ? On a pu dire cela, avec un peu d'indulgence on a pu le dire, mais ce n'est pas tout encore. Il y a autre chose...

—Ah ! par exemple !

—Oui, il y a autre chose, et je voudrais avoir avec vous, à l'instant même, une explication bien nette, bien franche. Je ne sais pas... mais il me semble que j'ai eu la main heureuse aujourd'hui... il me semble, — c'est peut-être un peu tôt pour dire ces mots-là,—mais il me semble que vous êtes déjà tous les deux un peu mes amis... et que vous le serez un jour tout-à-fait. Eh bien ! dites, s'il court sur mon compte des histoires absurdes et fausses, n'ai-je pas raison de penser que vous m'aidez à les démentir ?

—Oui, madame, répondit Jean avec une extrême vivacité, vous avez raison de le penser.

—Eh bien ! c'est à vous, monsieur, que je m'adresse. Vous êtes soldat... et c'est votre métier d'avoir du courage.. Promettez-moi d'être brave... Me le promettez-vous ?

—Qu'entendez-vous, madame, par être brave ?

—Promettez... promettez sans explications, sans conditions.

—Eh bien ! je le promets.

—Vous allez donc répondre franchement par oui et par non aux questions que je vais vous adresser...

—Je répondrai.

—Vous a-t-on dit que j'avais mendié dans les rues de New-York ?

—Oui, madame, on me l'a dit.

—Et que j'avais été écuyère dans un cirque ambulante ?

—Oui, on me l'a dit.

—A la bonne heure !... Voilà ce qui est parler. Eh bien !